

Les nuits de la lecture 2026

« Villes et campagnes »



AR PRESBITAL
ESPACES D'INSPIRATION | LOCQUIREC

INSPIRATION
ESTHÉTISME
QUIÉTUDE

Ar Presbital est un lieu communal hybride entre espaces locatifs et rendez-vous culturels. Il est le fruit de la revitalisation d'un patrimoine bâti ancien de Locquirc.

CO-WORKING
Espaces de travail partagés

LOCATION D'ESPACES
Grande salle & Petite salle

JARDIN CLOS
& Scène extérieure

RENDEZ-VOUS CULTURELS
Toute l'année

POINT HABITANTS
Ordinateurs, impressions, scans

Pour plus d'informations
Site web : arpresbital.bzh
Réseaux sociaux : @arpresbital

Nous contacter :
arpresbital@locquirc.bzh



21
RUE DE L'ÉGLISE
LOCQUIREC

[www.arpresbital.bzh](http://arpresbital.bzh)



NUITS DE LA LECTURE
VILLE & CAMPAGNE
10e ÉDITION

VENDREDI 23 JANVIER 2026
A 18H
ENTRÉE LIBRE

Dans le cadre de cet événement national, le Cercle des Écrivains de Locquirc vous propose :

Un road trip littéraire au cœur du patrimoine breton en compagnie d'Hervé Bellec

CNL CENTRE NATIONAL DES LECTURES

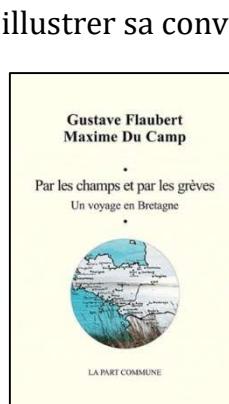
i **infos**
Entrée libre
Grande salle
cel29.livres@gmail.com
06 07 16 96 80

Malgré des conditions météorologiques défavorables en cette soirée de janvier, le public s'est tout de même déplacé en nombre et le CEL l'en remercie !

Notre invité, **Hervé Bellec**, professeur d'histoire/géographie à la retraite, est né à Paris, ses parents d'origine bretonne ayant migré sur la capitale pour raisons professionnelles. À l'âge de 15 ans, il retrouve la terre de ses ancêtres, placé en pension dans un établissement religieux à Rostrenen. Il subit les moqueries des autres pensionnaires à son égard quant à son accent parisien, ayant entendu mille fois « Parigot, tête de veau ! », et prend alors le parti de forger « sa bretonnitude » en apprenant la langue et s'immergeant profondément dans la culture bretonne.

De même que son épanouissement personnel, dans les années 70, sera largement influencé par les codes de la « *Beat Generation* » et sa lecture de *Sur la route*, célèbre ouvrage écrit par Jack Kerouac. Ce périple étant pour lui une révélation majeure.

En matière de littérature de voyage, il cite également John Steinbeck, Bill Bryson et surtout Gustave Flaubert, dont il lit un extrait de « *Par les champs et par les grès* » pour illustrer sa conviction que l'aventure peut se trouver au pas de sa porte.



« *Par les champs et par les grès* », roman publié en 1881, s'inscrit dans la tradition du récit de voyage. Dans cette traversée de la Normandie et de la Bretagne, alors que la France est marquée par de profonds bouleversements sociaux et politiques, l'auteur dépasse la simple description des paysages pour proposer une réflexion sur l'homme, la société et le malaise existentiel. L'attention portée aux détails, le regard lucide parfois ironique sur le monde rural et la dimension introspective du texte transforment le voyage en expérience intérieure. Cette œuvre de jeunesse révèle déjà sa volonté de saisir la réalité dans toute sa complexité, faisant de ce récit un texte charnière entre observation réaliste et méditation personnelle.





Retraité de l'Éducation nationale à 63 ans, il décide de « *fouiller la Bretagne comme un mari jaloux fouillerait le sac à main de sa femme* ». Il s'interdit l'usage du GPS, pour privilégier les « ribines »* et les chemins vicinaux, à l'aide de cartes routières en papier accordéon, qu'il affectionne particulièrement, « *Pour ne pas perdre le sens de la géographie !* »

**En Bretagne, prendre les ribines signifie éviter les grands axes et préférer les petites routes de campagne alternatives. Les ribines sont, en fait, les chemins terreux qu'empruntaient les paysans autrefois.*

Véhiculé par son petit van Volkswagen (le « California »), c'est un parcours de Nantes (clin d'œil à Jules Verne) jusqu'à Ouessant, soit 12 000 km en quatre ans, de 2018 à 2022, incluant la Loire-Atlantique, qu'il effectue.

Il partage avec nous quelques anecdotes, des moments d'hospitalité et de réflexions sur le statut de voyageur. Telles les nuits chez l'habitant, notamment chez son ami François à Paimpol, un gardien de phare, artiste et artisan, qui l'a accueilli avec une grande générosité, passant la nuit dans un lit clos sculpté de motifs celtiques.

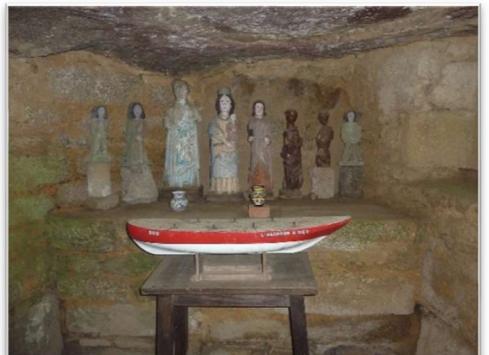
C'est aussi pour lui, l'occasion de rendre hommage à son ancien professeur de lettres, l'abbé Joseph Dantec, dont la tombe se trouve au cimetière de Bulat-Pestivien.

Il porte aussi un regard teinté d'humour sur les hôtesses des offices de tourisme, louant leur patience infinie face aux touristes exigeants et leur usage récurrent du Stabilo pour tracer les incontournables sur les cartes ou prospectus.

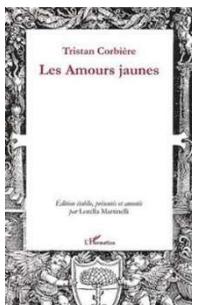
Il évoque aussi avec émotion des lieux chargés d'histoire, comme certains châteaux : Kerjean, Trévarez... ou comme le temple de Mars à Corseul, site gallo-romain vieux de 2000 ans, où il a laissé une pièce de 50 centimes en guise de « sacrifice » au dieu de la guerre. Ou encore la chapelle de Loc-

Envel (Côtes-d'Armor), nichée dans une ancienne carrière romaine, cœur battant de la Bretagne, un lieu de convergence spirituelle millénaire.

Il mentionne également son affection particulière pour la chapelle des Sept-Saints à Vieux-Marché (Côtes-d'Armor).



Sur le plan musical, devant le cap Frehel, il ramène le souvenir de la chanteuse Marguerite Boualc'h au nom de scène Frehel, remémorant sa vie tragique et sa déchéance avant d'entonner lui-même « *Où sont tous mes amants ?* », s'accompagnant de sa guitare. La chanson date de 1935. Cette chanson est une méditation sur la jeunesse enfuie et les souvenirs d'amour perdu. Les paroles évoquent des émotions de nostalgie et de tristesse.

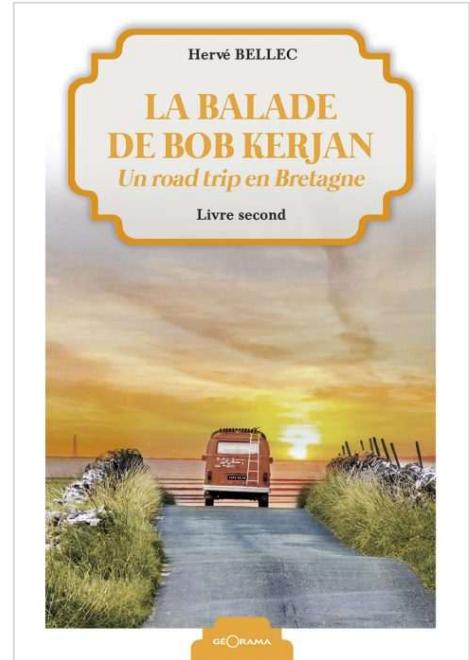
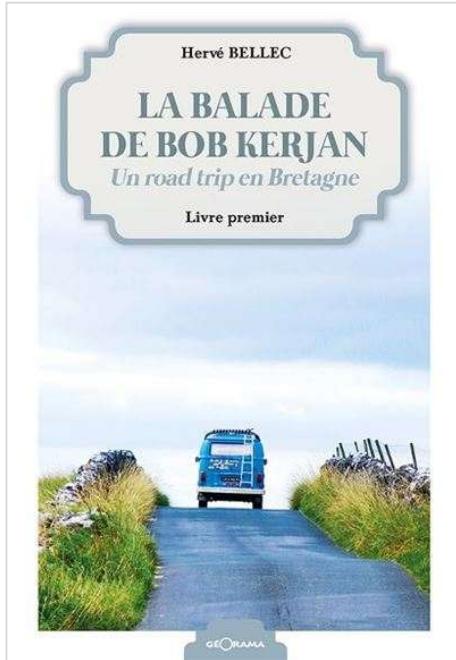


Hervé Bellec rappelle que la Bretagne est avant tout une terre d'écrivains, avec les illustres François René de Chateaubriand, Tristan Corbière, dont il lit un extrait des « *Amours jaunes* », Ernest Renan, Louis Guilloux, une admiration et une passion pour l'écriture qu'il a voulu honorer en faisant partie de cette « équipe » à son tour.

LOUIS
GUILLOUX



Enfin, cette invitation d'Hervé Bellec à voir la Bretagne non pas comme un simple décor de vacances, mais comme un territoire à « explorer en travers », riche d'histoires invisibles et de rencontres fortuites, ne saurait s'achever sans un hommage émouvant à son grand ami guitariste, récemment décédé, avec qui il partageait la scène, mais surtout des « silences complices » lors de marches dans les tourbières de Glomel.



Tout au long de ce road trip littéraire, Hervé Bellec nous a également offert des extraits de ses deux tomes de « *La balade de Bob Kerjan* », sous l'oreille particulièrement attentive d'un public charmé par la musicalité des mots. Enchantement qui s'est prolongé par la lecture de textes sur le thème des « **Villes et Campagnes** » par des membres du CEL.

Le rat des villes, le rat des champs de Jean de la Fontaine par Sylvie Chatelard

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
À des reliefs d'Ortolans.
Sur un Tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.
Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.
À la portée de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le Rat de ville détale ;
Son camarade le suit.
Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.
- C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi :
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roi ;
Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc ; fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.



Les villes invisibles d'Italo Calvino par Josette Bouvet-Le Meur

Mettant en scène les dialogues entre Marco Polo et l'empereur Kublai Khan sur la mémoire et les futurs possibles des cités...

Les villes et la mémoire

À Maurillia, le voyageur est invité à visiter la ville et à considérer dans le même temps de vieilles cartes postales qui la représentent comme elle était avant : la même place toute pareille avec une poule là où maintenant est la gare des autobus, le kiosque à musique à la place de la passerelle, deux demoiselles avec des ombrelles blanches à la place de la fabrique d'explosifs. Pour ne pas décevoir les habitants, il convient de faire l'éloge de la ville telle qu'elle est sur les cartes postales et de la préférer à celle d'à présent, mais en ayant soin de contenir son regret des changements dans des limites précises : le voyageur doit reconnaître que la magnificence et la prospérité de Maurillia maintenant qu'elle est devenue une métropole, si on les compare à ce qu'était la vieille Maurillia provinciale, ne compensent pas une certaine

grâce perdue, laquelle cependant ne peut se goûter qu'à présent sur les vieilles cartes postales, tandis qu'auparavant, avec sous les yeux la Maurillia provinciale, on ne voyait à vrai dire rien de cette grâce, et on en verrait aujourd'hui moins que rien, si Maurillia était restée telle quelle, et en tout état de cause la métropole a cet attrait supplémentaire, qu'au travers de ce qu'elle est devenue on peut repenser avec nostalgie à ce qu'elle était.

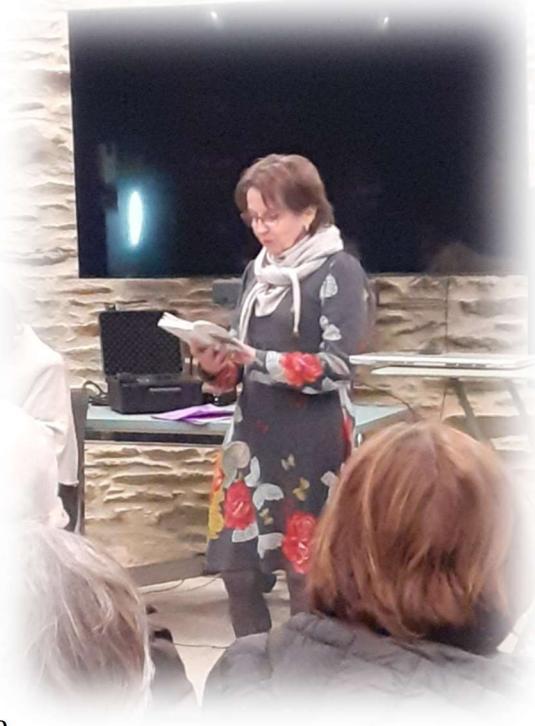
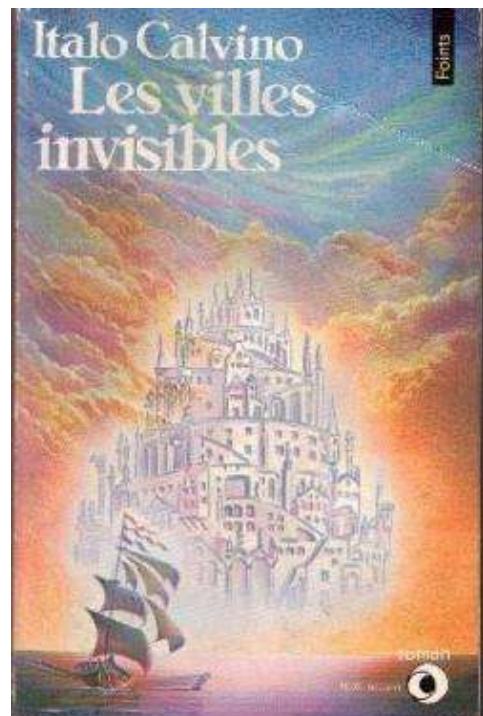
Gardez-vous bien de leur dire que parfois des villes différentes se succèdent sur le même sol et sous le même nom, naissent et meurent sans s'être connues, sans jamais avoir communiqué entre elles. Quelquefois même les noms des habitants restent les mêmes, et l'accent de leurs voix, et jusqu'aux traits de leurs visages ; mais les dieux qui demeurent sous les noms et sur les lieux sont partis sans rien dire, et à leur place se sont nichés des étrangers. Il est vain de se demander si ceux-là sont meilleurs ou pires que les anciens dieux, puisque entre eux il n'y a aucun rapport, de la même façon que les vieilles cartes postales ne représentent pas Maurillia telle qu'elle était, mais une autre ville qui, par hasard, s'appelait aussi Maurillia.

Les villes cachées

Tout au long de son histoire, des invasions récurrentes tourmentèrent Théodora ; pour chaque

ennemi défait un autre se renforçait et menaçait la survie des habitants de la ville. Le ciel débarrassé des condors, on dut faire face à la montée des serpents ; l'extermination des araignées permit aux mouches de se multiplier et de tout noircir ; la victoire sur les termites livra la ville à la toute-puissance des vers. Une à une les espèces contraires à la ville durent succomber et s'éteignirent. À force de mettre en pièces écailles et carapaces, d'arracher élytres et plumes, les hommes donnèrent à Théodora cette image d'une ville exclusivement humaine, qui la distingue toujours.

Mais auparavant, pendant de longues années, on put se demander si la victoire finale ne reviendrait pas à la dernière espèce qui se disputait aux hommes la possession de la ville : les rats. Pour chaque génération de ces rongeurs que les hommes réussissaient à exterminer, les quelques survivants donnaient le jour à une progéniture plus aguerrie, qui ne craignait pas les pièges et résistait à tous les poisons.



En quelques semaines, les souterrains de Théodora se repeuplaient de hordes proliférantes de rats d'égout. Finalement, au prix d'une hécatombe extrême, l'ingéniosité meurtrière des hommes l'emporta sur l'instinct vital supérieur de leurs ennemis.

La ville, grand cimetière du règne animal, se referma, aseptisée, sur les dernières charognes ensevelies avec leurs dernières puces et leurs derniers microbes. L'homme avait à la fin rétabli l'ordre du monde, qu'il avait d'abord bouleversé : aucune autre espèce vivante n'existe plus pour le remettre en cause. En souvenir de ce qui avait été la faune, la bibliothèque de Théodora n'aurait qu'à garder sur ses étagères les œuvres de Buffon et de Linné.

C'est du moins ce que pensaient les habitants de Théodora, bien loin de supposer qu'une faune oubliée allait sortir de sa léthargie. Reléguée pendant un temps indéfini dans des repaires à l'écart, depuis l'époque où elle s'était vue détrônée par le système des espèces désormais éteintes, l'autre faune revenait au jour par les sous-sols de la bibliothèque où l'on conserve les incunables, elle descendait des chapiteaux, sautait des gargouilles, se perchait au chevet des dormeurs. Les sphinx, les hircocerfs, les harpies, les hydres, les licornes, les basilics reprenaient possession de leur ville.

Mémoires d'un Celte de Jean Markale par Franck Daniel

Le jardin clos



J'ai vécu mon enfance dans un quartier privilégié de Paris puisqu'il s'agit de l'île Saint-Louis. À l'époque, cette île n'avait rien de reluisant. Cependant j'échappais au sordide puisque l'appartement de ma grand-mère se trouvait à la pointe orientale de l'île, face à la Seine qui se perdait dans les brumes des lointains, et entouré de grands peupliers qui surgissaient des quais. Mes yeux se sont largement ouverts sur l'eau et les arbres, et mes oreilles ont été bercées par le bruissement du vent dans les feuilles. C'est sans aucun doute ce contact intime avec ce qui restait de nature au milieu de la ville qui a déclenché en moi ce violent désir, je dirais même besoin, de m'égarer dans des clairières, respirant l'odeur végétale mêlée à celle, plus fade, de l'eau des étangs, voire à celle plus puissante et iodée de la mer. Je ne savais pas

alors que le sanctuaire des druides, le *nemeton*, n'était qu'une clairière perdue dans une forêt, mais je le sentais sûrement. Je ne me sentais pas citadin. Je n'avais qu'une idée : que l'on m'emmène ailleurs, là où le vent souffle librement dans des espaces que rien ne limite. Et cela, personne ne me l'a jamais appris. Il me semble que cela faisait partie de mon être. Je voulais être ivre de vent et d'odeurs de terre mouillée.

Il y avait aussi le jardin de mon grand-père, à Vigneux-sur-Seine. Ce jardin était pour moi un monde clos où je retrouvais l'essence même de mes rêves. Le soir, quand il avait fait très chaud, les fleurs répandaient d'abondants parfums qui s'éternisaient dans ma mémoire. Les belles-de-nuit s'épanouissaient dans l'ombre. Des chauves-souris tournoyaient silencieusement. Un vent léger faisait frémir les tiges roses trémières. C'était l'heure où je rassemblais les images que j'avais accumulées durant la journée : la couleur des dahlias, la teinte complexe des capucines, mais aussi la fantaisie des haricots grimpants, la somptuosité des citrouilles, le mystère des choux pommés et le balancement des fruits sur les branches des arbres. Là était le « vert paradis des amours enfantines ». J'ai vécu de grandes joies dans ce jardin, et j'y ai beaucoup appris sur la naissance, la vie et la mort. C'était d'abord le mystère des graines qu'on mettait en terre et qui germaient. Quel étrange phénomène que cette vie potentielle enfermée dans un grain insignifiant ou dans un noyau ! J'ai toujours été incorrigible, voulant de toutes mes forces franchir les barrières qui me séparaient de l'invisible. Toutes les occasions étaient bonnes : une promenade, une lecture, une chanson entendue quelque part dans une cour, le gazouillement d'un serin enfermé dans une cage, le ronflement d'une flamme dans la cheminée, le cri de la chouette certains soirs quand la lune se cachait.

Mais ce n'était rien en comparaison de ce que je pouvais éprouver quand nous nous évadions de cette agglomération parisienne, revenions sur les traces de nos ancêtres.

Durant mon enfance, le centre d'intérêt était au nord-est du Morbihan, autour de Mauron, dans l'orbite de ma grand-tante, religieuse au monastère de l'Action de Grâces, et de mon grand-oncle établi dans le village de Tréhorenteuc. Ce n'était plus le pays bretonnant, mais le pays gallo. C'était pourtant la Bretagne, même si ce n'était pas encore la « Brocéliande » que tout le monde connaît à présent, et dont j'ai probablement été l'un des premiers à mesurer l'importance exceptionnelle dans la culture européenne et même universelle.

Brocéliande m'a nourri plus intensément que n'importe quel être, que n'importe quel pays réel ou imaginaire, et a conditionné de façon irréversible ce qui allait devenir mon itinéraire intellectuel et spirituel. Brocéliande est dans ma mémoire de façon indélébile : au bord d'un étang, lorsque je regarde les arbres, je suis incapable de déterminer où se trouvent les arbres réels, tendus vers le ciel, et leur reflet tendu vers l'immensité de l'eau.

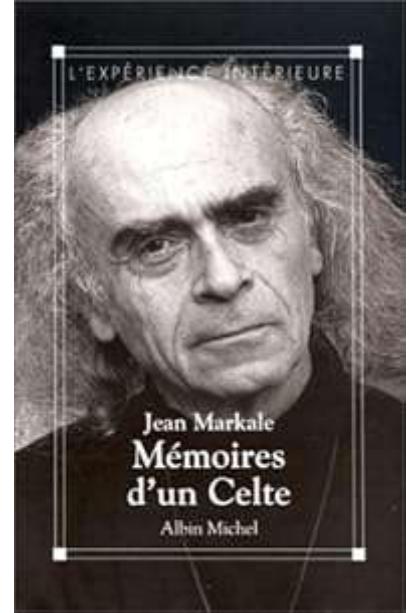
Brocéliande a fait irruption dans ma conscience à travers les buissons qui bornaient les frontières d'un jardin clos. Elle m'est apparue insensiblement à travers des branches de framboisiers, dans un jardin douillet où il faisait bon vivre. La forêt était mon horizon. « Pourquoi ne va-t-on pas dans la forêt ? » La réponse était immuable. « Quand tu seras plus grand » Je devais être patient et prendre possession de la forêt en l'imaginant. On pourrait dire que c'est encore une histoire de jardin, pâle reflet du jardin du Moyen Âge où les amants se donnaient rendez-vous furtivement, protégés par l'énigmatique chant du rossignol.

C'est dans ce jardin clos que tout a commencé. Ces odeurs d'enfance, elles demeurent profondément gravées dans ma mémoire. En ce jardin, plus tard, je retrouvais un peu de moi-même. L'odeur des framboises me hantait, mêlée à celle de la rose ancienne ou à celle des troènes dont un buisson marquait la limite du jardin.

« Viens manger », disait ma grand-mère. Le jour de notre arrivée, c'était un rituel immuable. Mademoiselle Davoine apportait la soupe fumante dans une soupière. Je m'offusquais. De la soupe à midi ! Mais cette soupe, c'était quelque chose ! Il y avait d'abord l'odeur. Car c'était une vraie soupe, c'est-à-dire des tranches de pain humectées d'un bouillon de poireaux et de pommes de terre, et comme en ce temps-là le pain quotidien des campagnes était du gros pain au levain authentique, cela donnait une odeur acide qui, se mêlant à l'odeur des légumes et aux tenaces relents de cire qui suintaient des meubles, provoquaient en moi un dépaysement générateur de rêves. Mademoiselle Davoine était une vieille fille, bigote, toujours fourrée à l'église et au monastère où se trouvait ma grand-tante. La soupe extraordinaire, acide et inoubliable, a été l'un des creusets dans lesquels j'ai mélangé des sensations, des raisonnements, des informations pour essayer d'en extraire la vie telle qu'elle est vécue et non telle qu'elle est réglée par des planificateurs atteints de déraison.

Ce rituel était en quelque sorte une initiation. Par lui, je pénétrais dans un monde autre, celui que j'avais choisi dans mes rêveries. Je me trouvais sur le chemin qui menait vers le soleil. Pour cela, il me fallait le vent dans les arbres et l'odeur des feuilles pourrissantes. Quand nous nous promenions, ma grand-mère et moi, autour de Mauron, je m'arrêtai pour écouter le vent dans les branches, le merle dans les arbres. « Il chante pour appeler la pluie », disait ma grand-mère.

En 1937, nous prîmes nos quartiers non loin, dans un ancien presbytère. Là aussi il y avait un jardin de curé. Ce jardin fut tout de suite mon domaine, d'autant plus qu'on y voyait d'admirables couchants, rouges et mordorés, comme je les aime, envoutants, tragiques et pourtant d'une douceur qu'on ne peut exprimer. L'ombre du monastère était là, et avec elle surgissaient les interrogations. D'où venais-je ? Qui était Dieu ? Quel était le but de la vie ? Je sais qu'au fond de moi j'ai une sorte de vocation sacerdotale qui s'est souvent manifestée par cette volonté farouche de faire éclater le monde des apparences.



Je rencontrais là pour la première fois l'abbé Gillard, recteur de Tréhorenteuc, et cette rencontre fut capitale pour mon cheminement, comme si ce prêtre de quarante-cinq ans avait été l'incarnation temporaire de Merlin. C'est lui qui me fit pénétrer au cœur de Brocéliande et m'en expliqua les arcanes les plus secrets. Dès lors, je sus que je ne pourrais plus revenir en arrière. Mais le chemin qui s'ouvrait devant moi était long et difficile...

Le laboureur et ses enfants de Jean de La Fontaine par Sylvie Chatelard

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents.
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de
courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.
Creusez, fouiller, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.



Version bretonne lue par Josette Bouvet-Le Meur

Ar c'houer hag e vugale

Paotr Treoure

Ar c'houer brudet, Fañch Garo,
O welet o tont ar maro,
A c'halvas e baotred e-tal e wele kloz :
-“gant a reoc'h, emezañ, ô ! na werzit morse
Ar park hon eus bet a leve
Digant hon tadoù-kozh.
Un teñzor zo kuzhet ennañ.
N'ouzon ket e pelec'h :
Gant un tammig kalon ha gant nerzh ho tivrec'h.
E tegouezhfot warnañ.
Distroit an douar, war-lerc'h an eost raktal,
Freuzit, toullit, palit ha sankit doun ar bal,
E pep korn, hag e pep roudenn,
Hag en disterañ pouloudenn ...”

Marv an tad, ar baotred a sank en douar
Du-mañ, du-se, du-hont, ar bal hag an alar,
Hag a-benn bloaz, un eost druz ha founnus !
Tamm arc'hant, tamm aour, met ur gentel dalvoudus
Roet a-raok mervel d'ar baotred gant o zad :
Ur gwir deñzor eo al labout vat.





Ces lectures ont bénéficié d'intermèdes à la flûte joués par Laura Lemercier.



Michel Priziac clôture cette 10^e édition des Nuits de la lecture non sans remercier Hervé Bellec pour ce voyage littéraire à la découverte de coins secrets d'une Bretagne insolite, les



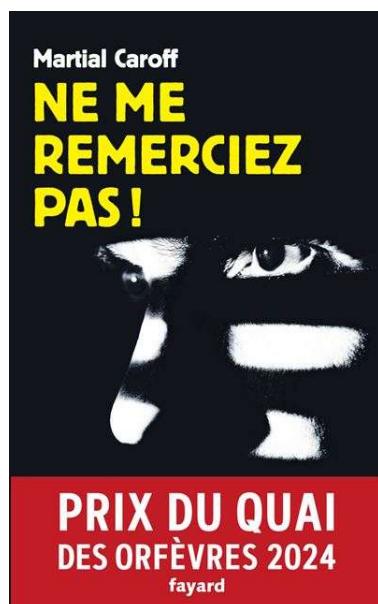
membres du CEL ayant prêté leurs voix à la lecture de textes sur « Villes et campagnes », notre flûtiste Laura, sans oublier Morgane Lebras, directrice d'Ar Presbital et la municipalité pour nous avoir ouvert les portes du lieu en cette soirée.

Le public a également été remercié pour son amicale présence.

Hervé Bellec a pu accorder un temps de dédicace de ses nombreux ouvrages aux personnes désireuses de découvrir ou poursuivre son parcours d'écrivain.



Prochain rendez-vous du CEL, le **vendredi 20 février, à 18 h, salle du Varcq**, pour notre traditionnel café littéraire, avec **Martial Caroff**, enseignant-chercheur à l'UBO, spécialiste des roches magmatiques. Auteur de nombreux ouvrages (romans, documentaires, nouvelles...), il est **lauréat du Prix du Quai des Orfèvres 2024** avec son roman policier *Ne me remerciez pas !*



Le Prix du Quai des Orfèvres récompense chaque année, depuis 1946, un roman policier de langue française inédit, les manuscrits lus par le jury étant anonymes. Son jury est présidé par le Directeur de la Police judiciaire.

Patricia Guillemain/CEL



CERCLE DES ÉCRIVAINS DE LOCQUIREC